

Un art perdu

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, traduit de l'allemand par Jean-Paul Zimmermann, Paris, Belfond, 1982.

Stefan Zweig, *Les très riches heures de l'humanité*, traduit de l'allemand par Alzin Hella et Hélène Denis, Paris, Belfond, 1986.

Stefan Zweig, *L'amour d'Erika Ewald*, traduit de l'allemand par Hélène Denis, Paris, Belfond, 1990.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 33, Number 3 (195), June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32050ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (1991). Review of [Un art perdu / Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, traduit de l'allemand par Jean-Paul Zimmermann, Paris, Belfond, 1982. / Stefan Zweig, *Les très riches heures de l'humanité*, traduit de l'allemand par Alzin Hella et Hélène Denis, Paris, Belfond, 1986. / Stefan Zweig, *L'amour d'Erika Ewald*, traduit de l'allemand par Hélène Denis, Paris, Belfond, 1990.] *Liberté*, 33(3), 114–117.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉ LAMONTAGNE

UN ART PERDU

Stefan Zweig, Le Monde d'hier, traduit de l'allemand par Jean-Paul Zimmermann, Paris, Belfond, 1982;

Les très riches heures de l'humanité, traduit de l'allemand par Alzin Hella et Hélène Denis, Paris, Belfond, 1986;

L'amour d'Erika Ewald, traduit de l'allemand par Hélène Denis, Paris, Belfond, 1990.

Dans les cafés de Vienne, alors que dehors la pluie de l'hiver transperce toutes choses, un homme est assis. Il se réchauffe à la foule, il parcourt les journaux avec inquiétude: la guerre est là; il relit avec émotion *L'Élégie de Marienbad* de Goethe, car l'art est son bien, sa seule patrie depuis que l'Europe qu'il a connue s'écroule autour de lui. Cet homme qui a été le chantre du monde moderne naissant et de ses prouesses techniques, et qui, au fond, ne se remettra jamais du naufrage de l'ordre ancien, c'est Stefan Zweig.

Ces dernières années, les éditions Belfond ont entrepris de rééditer l'œuvre de l'écrivain viennois, dans laquelle, à côté du *Monde d'hier* et des *Journaux*, on trouve un peu de tout: romans, nouvelles, études, portraits, ainsi que différents tableaux qui immobilisent, pour le bénéfice des générations futures, quelques moments importants de l'Histoire — c'est le livre d'heures du monde moderne.

Nul autre que Stefan Zweig n'aura cru davantage à la

fonction salvatrice de l'art, nul autre n'aura été mieux disposé à voir l'aspect proprement artistique de réalisations humaines aussi hétéroclites que *La Marseillaise* — l'œuvre d'un petit capitaine, Rouget de Lisle —, le télégraphe, l'électricité, la maîtrise de la vapeur, de la vitesse, du changement, en clair, la maîtrise de la vie. S'il y a bien du journaliste en cet homme qui a le souci du détail concret, il est aussi humaniste. Là où le premier gazetier venu aurait écrit un papier, Zweig rend hommage à l'humanité: il est décidé à donner à certains événements une portée supra-historique.

«Aucun artiste n'est artiste de façon continue, tous les jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre», écrit Zweig dans la préface des *Très riches heures de l'humanité*, «il ne parvient à produire quelque chose d'essentiel, de durable, que hors de quelques rares moments d'inspiration. Il en va de même pour l'Histoire [...]. Ici, comme partout dans l'art et dans la vie, les moments sublimes, inoubliables, sont rares.» Zweig donne libre cours à son admiration pour ces moments et écrit l'Évangile du Progrès.

Lui qui avait grandi à l'ombre de collègues immobiles et de maîtres tournés vers le passé, il voit, par la seule détermination d'un diable d'Américain, Cyrus W. Field, se rejoindre au milieu de l'Atlantique l'*Agamemnon* et le *Niagara*, les deux navires, le premier anglais, le second yankee, chargés de dérouler un câble télégraphique au fond de l'océan. Avec Zweig, le navire n'est plus un navire, il est une araignée qui s'avance lentement en sécrétant son fil. En spectateur attentif, le chroniqueur décrit les préparatifs, la manœuvre délicate, les ratés, l'espoir qui renaît. Le moment est solennel. Les hommes tombent à genoux: «Ô Dieu éternel, Toi qui as créé les cieux et qui maîtrises la fureur des flots, [...] éloigne toute résistance qui pourrait nous gêner dans l'accomplissement de cette tâche importante.»

Zweig est certes un admirateur sincère: oui, l'humanité est en marche, le monde est plus beau, la vie plus facile.

Nul ne songe plus à couvrir de housses le mobilier des maisons afin de le «ménager», les jeunes filles ne vivent plus cloîtrées dans les familles jusqu'au mariage, les jeunes garçons n'en sont plus réduits à dissimuler les élans de leur chair au nom d'une morale à laquelle «au fond, personne ne croyait, personne ne se soumettait». Un jour, va-t-il jusqu'à penser, la prostitution disparaîtra d'elle-même, faute de clients! Avec Zweig, les jeunes gens, casqués, bottés, corsetés, deviennent des garçons et des filles, des camarades, qui s'en vont le nez au vent, libérés de la culpabilité qui avait accablé leurs aînés. Et pourtant... «Il se peut que par cette facilité à prendre et à donner, bien des choses en amour se soient perdues pour eux, qui nous semblaient particulièrement précieuses et pleines d'attraits, bien des freins mystérieux de la pudeur et de la honte, et bien des délicatesses, bien des tendresses».

On ne balaie pas ainsi du revers de la main un monde auquel on est attaché par toutes ses fibres au moment précis où il se fissure de partout. Zweig ne peut s'empêcher de regarder en arrière, et ces émois, ces attraits, ces «freins mystérieux», il les retrouve chez Erika Ewald, douce jeune fille, musicienne, un tempérament d'artiste, un cœur débordant de tendresse, qui recule devant la crudité de la chair, se repent, revient, mais trop tard: le volage a trouvé quelqu'un d'autre.

Dans les premières nouvelles de Zweig, il y a un héros qui ne se déclare pas et qui, torture exquise, choisit de mourir écrasé par le train qui emporte la bien-aimée; un vieux peintre qui laisse tomber le pinceau, renonçant à reproduire la Beauté: «Il avait l'intuition que des chemins aussi insolites devaient le conduire quelque part»; une Vierge à l'Enfant au regard farouche; des artisans, surtout, les seuls, les vrais, les étrangers, et qui demeureront — croit-il naïvement — quand l'Humanité en marche aura tout oublié, parce que l'écrivain, comme Erika, sent confusément que la machine s'est emballée et tourne à vide.

Elle voyait des gens s'agiter, des couples d'amoureux marcher, absorbés dans leur bonheur, et aussi des coursiers qui se hâtaient, des cyclistes qui passaient comme des flèches, des voitures dont les roues vibraient sous l'effet de la vitesse, autant d'images de la banalité du jour. Il lui semblait assister à ce spectacle de loin, d'un autre monde, comme si elle ne pouvait pas comprendre pourquoi ces êtres se pressaient, se précipitaient de la sorte, alors que tous les buts étaient si petits et si méprisables.

En 1942, pour échapper à la persécution nazie, Zweig se réfugie au Brésil. Homme d'une grande culture, polyglotte, amoureux de la France, Zweig, qui avait connu la Vienne de l'âge d'or, ne pouvait croire au triomphe de la barbarie. En 1914 déjà, il avait caressé le projet d'un parlement européen composé d'écrivains chargés de calmer les esprits, mais n'était-ce pas croire naïvement les artistes à l'abri des passions nationales? La Seconde Guerre prouvera qu'ils ne le sont pas. Au Brésil, Stefan Zweig est un stoïcien qui va librement vers la mort. Le monde d'hier s'en est allé, l'art aura été impuissant à le retenir.